

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel ALBERT

Le latin, langue internationale

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 21, p. 177-183

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le latin, langue internationale ?

A Rod. Jambé.

S'il est lieu commun que, nous autres modernes, nous avons souvent sur les lèvres, c'est bien celui de collaboration internationale. Le terrain le plus propice aux grandes œuvres, nous croyons qu'il est international. Et partout, nous créons des organes internationaux. Protection internationale de la Jeune fille, Croix rouges, Agences de toutes sortes, Bureau international du Travail, Société des Nations : nous ne passons pas dans une rue de nos villes sans voir partout ces mots s'étaler.

Parallèlement à cette importante manifestation de la pensée contemporaine, nous en voyons se dessiner une autre, qui la complète, considérée par quelques-uns comme une utopie et défendue par certains comme une nécessité de l'avenir. Si le mouvement international, réaction évidente contre certains nationalismes égoïstes et païens, gagne en extension, il est clair que les protagonistes d'une langue internationale auront été les pionniers précurseurs des réalités que demain nous réserve.

De fait, la nécessité d'une langue auxiliaire n'engendre pas autant de divergence que le choix de cette langue elle-même. Nous ne constatons pas cela de nos jours seulement : au XVII^e siècle déjà, avec Descartes, Dalgarno, Wilkins, etc., les projets les plus divers se font jour ; avec tous les noms des langues préconisées depuis cette époque, on pourrait, imitant Pascal, écrire une page du plus haut comique, qui dans les milieux lettrés, ceux où la culture latine est encore heureusement dominante, serait fort bien accueillie. Car lorsqu'ils ne sont pas hostiles (du reste bien souvent sans réflexion), à l'idée même d'une langue auxiliaire, ils proposent uniformément le latin, qui, à cause de quelques apparences, leur paraît être la seule solution viable.

C'est à ces partisans du latin, que nous dédions ces lignes.

Il fut un temps, bien passé, hélas ! où la question d'une langue auxiliaire ne se posait pas, étant pratiquement résolue. « Pendant longtemps, dit excellemment le P. Richard dans son *Introduction à la Scholastique*, le latin a procuré ce... bienfait de l'unité intellectuelle à toute l'Europe, non seulement pour les questions religieuses, mais encore pour toutes les connaissances intéressant les professions libérales. Les idiomes vulgaires, durant le Moyen-âge, servaient uniquement à la vie pratique ou à une littérature ignorée des Universités. Grâce au latin, il s'établit à cette même époque, une sorte de cosmopolitisme intellectuel. » Suivent alors quelques exemples tirés du S. François de Sabatier, et le R. P. conclut : « Seul, le latin, langue de toute instruction, opérait ce rapprochement et cette fusion de tant peuples divers. Et la chose est d'autant plus étonnante que l'Europe était plus morcelée alors qu'elle ne l'a jamais été depuis. Mais le fait que nous constatons n'est pas particulier au moyen-âge, nous le voyons subsister dans une large mesure, jusqu'au XVIII^e siècle. A la Renaissance, tout « honnête homme » en Europe, entendait le latin, le lisait dans les ouvrages de science. Un pamphlet de Ulrich de Hutten ou d'Erasmus produisait une commotion presque instantanée, en tout pays, qu'aucun écrit moderne ne produit plus. Il existait alors un auditoire européen, C'est pourquoi on trouverait difficilement, durant quatre ou cinq siècles, un écrivain de valeur qui n'eût écrit quelque livre en latin. Dante écrivit dans cette langue un traité de la *Monarchie* ; Pétrarque son poème de l'*Afrique* ; Nicole traduisait les *Provinciales* en latin et Descartes donnait presque simultanément ses *Méditations* en français et en latin ; enfin, Bacon, Leibniz, Spinoza se servirent aussi, à l'occasion, de la langue de Cicéron et de Sénèque. »

On nous pardonnera la longueur de cette citation, mais elle condense les arguments capitaux présentés par les

défenseurs du latin, ⁽¹⁾ qui demandent tout bonnement de revenir à cet âge heureux où les hommes sentaient mieux qu'ils étaient frères parce qu'ils parlaient la même langue.

Du reste, on peut ajouter d'autres arguments. Le latin est une langue morte : il appartient par conséquent au domaine commun de l'humanité : aucun parti, aucun groupe, aucune idée particulariste ne peut l'accaparer à son profit ; il possède éminemment ce caractère neutre que réclament toujours les partisans d'une langue auxiliaire. Aucune nation ne sera donc lésée dans ses intérêts légitimes par l'adoption du latin : aucune n'aura à craindre l'hégémonie d'une autre nation, puisqu'il est une langue *morte*.

D'autre part, ne contribuerait-on pas à l'élévation intellectuelle de l'humanité en répandant largement la culture latine par l'enseignement du latin ? C'est une langue morte, mais dont le passé est d'une richesse prodigieuse telle, que le monde lettré s'y est abreuvé à travers tous les siècles. L'étude de sa grammaire est une merveilleuse gymnastique, dont la pratique soutenue donne à l'esprit une souplesse, une force et une finesse incomparable.

Voilà ce que l'on dit, et nous espérons ne pas avoir travesti ni amoindri la pensée des défenseurs du latin.

Tout cela ne manque pas de justesse, nous le verrons, et pris en bloc, forme une masse qui en impose, surtout si l'on ne considère pas avec attention et en même temps les exigences d'une langue internationale. Pour la plus grande édification de nos aimables lecteurs, les voici

(1) Nous tenons à dire que le R. P. Richard, O. P., n'a nullement en vue, dans ce passage, le latin comme langue internationale, mais qu'il défend la cause du latin dans l'enseignement de la Scolastique et de la Théologie. Nous sommes heureux de pouvoir abonder dans son sens.

telles qu'elles sont formulées dans la Déclaration de la *Delegitaro* ⁽¹⁾.

Une langue auxiliaire internationale doit pour remplir utilement son rôle, satisfaire aux conditions suivantes :

1) être capable de servir aux relations habituelles, de la vie sociale, aux échanges commerciaux et aux rapports scientifiques et économiques ;

2) être d'une acquisition aisée pour toute personne d'instruction élémentaire moyenne, et spécialement pour les personnes de civilisation européenne ;

3) ne pas être l'une des langues nationales.

Il n'est pas besoin de faire longuement l'exégèse de ce texte pour se rendre compte que le latin satisfait à la troisième condition seulement.

Et d'abord une remarque préliminaire s'impose : de quel latin entend-on parler ? Est-ce du latin classique ou du latin du Moyen-âge ?

Voici quelques faits : le Dr Charles Richet tenait pour le latin classique accru de quelques mots nouveaux seulement. M. Henderson, auteur de plusieurs projets de L. I., pensait, avec beaucoup d'autres, que le latin du Moyen-âge, approprié aux besoins modernes, serait plus apte à servir de L. I. Julien Havet les approuvait en leur conseillant « de n'employer en latin que des tournures de phrases qui puissent se traduire mot à mot dans une langue moderne ». Donc les avis diffèrent.

Mais latin classique ou latin du Moyen-âge, la difficulté reste identique. Car, ce qui rend inabordable l'étude

(1) La Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale, fut constituée le 17 janvier 1901. En 1907, elle avait reçu l'adhésion de 310 sociétés, et de 1250 membres d'académies et d'universités, et adopta alors une simplification de l'Espéranto, connue sous le nom de Ido. L'Unio por la linguo Internaciona, et l'Akademio Idista ont succédé légalement à la *Delegitaro*.

du latin, l'empêchant ainsi de remplir la deuxième condition énoncée ci-dessus, ce n'est pas son vocabulaire, qui ne réclame que de la mémoire, mais sa grammaire. Ecrivant pour des lecteurs qui apprennent ou ont appris à leurs dépens les surprises sans nombre de la morphologie et de la syntaxe latine, il nous semble inutile d'appuyer longuement sur ce point. Qu'on nous permette seulement de rappeler le maquis des déclinaisons, dont la fameuse troisième est ou fut pour nous tous une excellente occasion d'affiner notre esprit ; des conjugaisons, des verbes irréguliers et des irrégularités du vocabulaire. Et quelles embûches ne rencontre pas le commençant dans la syntaxe des propositions indépendantes et des propositions subordonnées, comme parle Ragon !

Il est vrai, le latin des scolastiques apporte quelques changements : emploi d'un article défini ; de *quod* au lieu de la proposition infinitive. Ce sont simplement d'autres règles, mais guère plus faciles.

Et si nous posons l'insidieuse question d'un certain von Wahl :

« Sur tant de jeunes gens qui passent neuf ans à apprendre le latin, combien en trouve-t-on qui puissent l'écrire correctement ? Combien surtout qui puissent le parler couramment ? », que répondra-t-on ?

Alors, si une élite seule est capable de posséder le latin pour l'écrire correctement et le parler couramment, la première condition de la L. I. se trouve-t-elle remplie ? on y parle en effet de relations *habituelles* de la vie sociale !

L'objection a été vue et des moyens radicaux furent découverts : enrichissement du vocabulaire en faisant fi des puristes ; simplification à outrance de la grammaire. Un projet fut élaboré par Paul Reynaud, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à l'Université de Lyon. Voici ce qu'en disait M. Michel Bréal dans la Revue de Paris : « Je suis porté à croire que ce latin saturé de termes modernes ou de mots anciens avec des

significations nouvelles, plié à une syntaxe plus analytique ne tarderait pas à ressembler beaucoup à du français ». Et MM. Couturat et Leau rapportant ce témoignage ajoutent : « Tranchons le mot : ce serait une langue romane artificielle ». Voilà à quoi aboutirait le latin si on le pliait à la première condition de la L. I.

A titre de curiosité, voici du latin tiré du journal de M. Henderson, *le Phoenix*. Les perles sont surtout dans les réclames. On y célébrait les vertus des *Pearsius Sapo*, des *Pillulae Bechamiae*, et l'on annonçait : « *Velocipedes bicyclo-foretici*, et *tricyclo-foretici duodecim menstruis ratibus venduntur!* ». D'autres journaux latins ont des trouvailles de ce genre : « *Machinula quaeque scribit typis specie diversis variisque linguis. Proxenetae in cunctis urbibus mundi praecipuis. Vetis catalogum plenum petere; subnecte pittacium 5 lib. pro mappa orbis scitissima* » ! C'est une réclame pour une « *Typoscriptorium* ». L'avez-vous deviné?... cela signifie, machine à écrire ! De même, *birota velocissima*, (l'heureuse périphrase à la Delille !) est une bicyclette, et un aérostat : *aerothrenum!*

Ces exemples, pris entre beaucoup, expliquent l'échec de M. Henderson et de son Journal. « De cette expérience, M. Henderson a retiré la conviction que le latin n'a aucune chance d'être adoptée comme langue internationale, même par le monde savant, c'est à dire, par les personnes qui le connaissent déjà. Dans l'article où il proposait son *Latinesce*, il écrivait dans cette langue même : « J Latine Lingue esse nimis difficile. Post decem annos de studere pauces discipules pote, aut legere facile aut scribere accurate, aut loquere aliquantulum i Latine Lingue ». M. von Wahl, nous l'avons vu, pensait de même,⁽¹⁾

Que conclure de ces quelques considérations ?

(1) L'ouvrage de MM. Couturat et Leau, « Histoire de la Langue Universelle » Hachette 1907, nous a été d'une grande utilité. C'est une véritable mine pour les chercheurs.

1. Il ne faut pas que les défenseurs du latin s'effrayent du mot de langue artificielle porté par l'Ido. Car, s'ils veulent faire du latin une langue internationale, il deviendra une « langue romane artificielle » incontestablement plus difficile qu'une langue *a posteriori* comme l'Ido.

2. L'idée du latin comme langue internationale a quelque chose de vrai. Il ne faut pas oublier que la décomposition du latin a donné naissance aux langues romanes : italien, espagnol, portugais, français, provençal..., que de nombreux éléments d'origine latine se retrouvent en allemand, en anglais, en russe même. Si la grammaire latine ne peut être retenue à cause de sa difficulté, le vocabulaire pourra servir de base à une langue auxiliaire, pour la simple raison que dans un grand nombre de cas les radicaux latins auront le maximum d'internationalité : ce principe exactement appliqué donnera naissance à une langue *a posteriori* romano-germanique par son vocabulaire et artificielle par sa grammaire, l'Ido.⁽¹⁾

3. La culture classique a tout intérêt à ce que le latin ne devienne pas langue internationale, puisque le latin classique ne saurait être admis. On aurait, en effet, dans le cas contraire, un latin « culinaire » dont les relents donneraient la nausée à tous ceux qui aiment à relire dans le calme et la solitude, les délicieuses pages de Virgile et d'Horace, traduites au temps heureux de leur adolescence dorée.

MARCEL ALBERT.

(1) Pour tous renseignements sur la L. I. en général et l'Ido en particulier, écrire au Ch^{ne} Gross, Martigny-Ville, ou à M. Albert Noetzi, Ido Sekretarieyo, Zurich.